



# LES 10 NEWS

DE LA SEMAINE

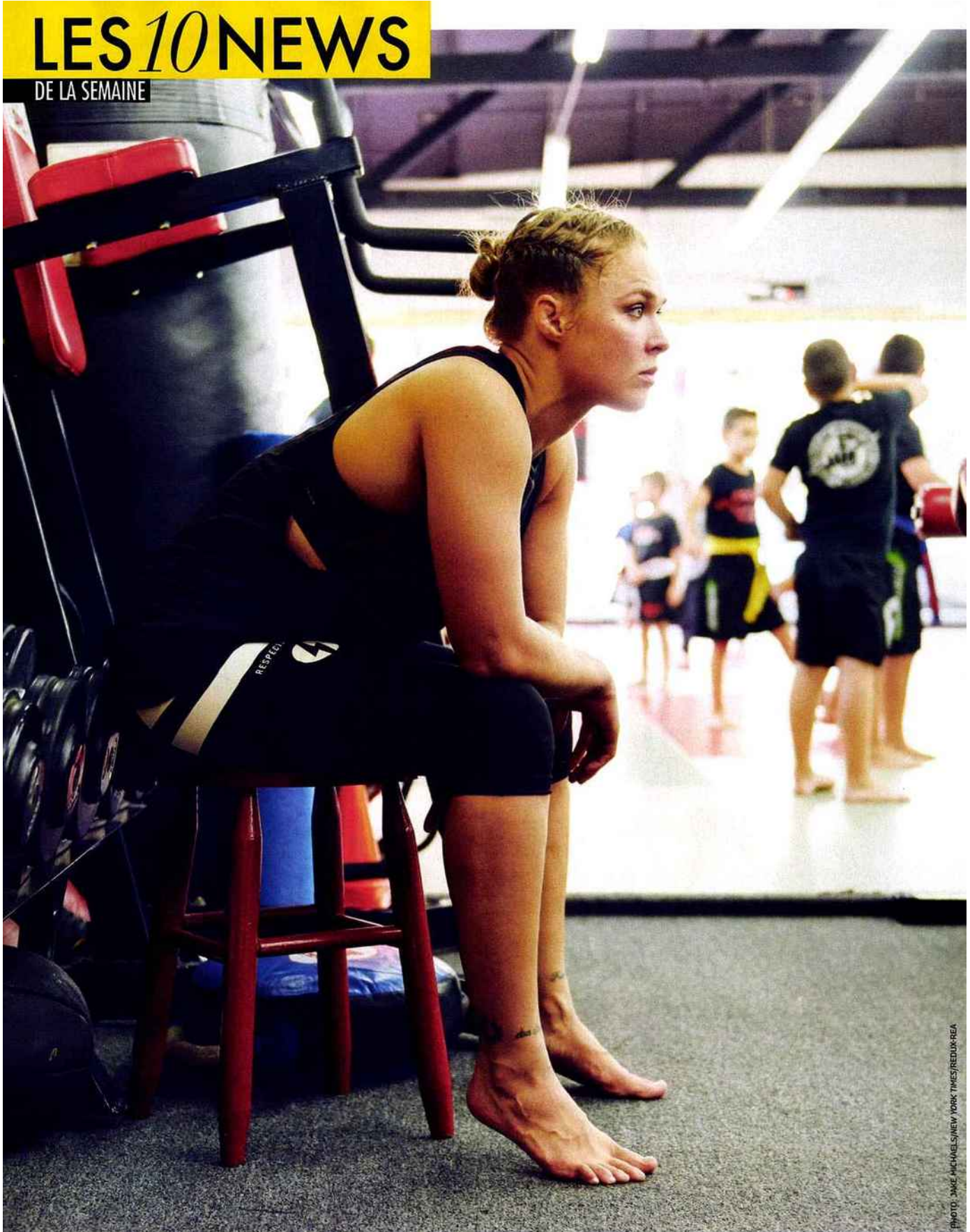


PHOTO: JANE MICHAELS/NEW YORK TIMES/REDOUX-REA



# L'ENFANT CHÉRIE DU RING

Son histoire fascine l'Amérique. Revenue de loin, **Ronda Rousey** est un phénomène qui fait valser les conventions et le féminisme dans le milieu du free-fight. Son autobiographie paraît en France. Portrait. Par Ariel WIZMAN

**U**n temps, elle serrait contre son cœur sa médaille de bronze de judo des J.O. de Pékin alors qu'elle se recroquevillait pour dormir dans sa voiture.

Aujourd'hui, Ronda Rousey est la plus énorme combattante pieds/poings de l'histoire. Une badass blonde impossible à arrêter. La reine invaincue du MMA (Mixed Martial Arts), ce mélange d'arts martiaux aussi appelé free-fight, et qui devient l'un des sports les plus populaires du monde. Championne du monde poids coqs de l'UFC (Ultimate Fighting Championship), cette « baby-faced assassin » de 28 ans aime défier les gros(ses) balèzes avec le regard fixe, s'entraîner jusqu'au malaise en costume de Pikachu et faire des clés de bras pour entendre sa victime « taper » en signe de soumission. Elle vénère Joan Jett, Bruce Lee et Patrick Swayze, et si vous voulez lui faire plaisir, donnez-lui « beaucoup de sexe avant le combat » et « des montagues de chicken wings juste après ». Elle a raconté avoir mis de belles roustes à ses ex, et défie régulièrement l'ancien boxeur Floyd Mayweather Jr., qu'elle a devancé cette année pour le prix du « meilleur combattant 2014 ». Si vous la cherchiez (mauvaise idée), voilà donc la meuf.

Sur Twitter, elle n'a « que » 1,8 million de followers, mais elle en a 5,5 millions sur Instagram, et qu'est-ce que ça peut bien faire ? Ronda fascine l'Amérique. Et Beyoncé la première, qui, en concert, projette désormais le speech de Ronda contre les DNB, les « Do Nothing Bitches », traduisez les cagoles qui attendent le prince charmant friqué. Extrait : « Certains trouvent mon corps "masculin", ou un truc comme ça. Alors écoutez : c'est pas parce que mon corps a été développé pour autre chose que pour le plaisir des millionnaires qu'il est masculin. Aucun muscle de mon corps n'est inutile. » Après ça, la Knowles peut

entonner *Diva* en toute assurance féministe... 34 secondes. C'est le temps qu'il a fallu à Ronda pour démonter d'une grosse droite de maçon la Brésilienne Bethe Correia, « l'autre » meilleure combattante du monde le 1<sup>er</sup> août dernier. Il fallait la voir parader, en fauve amoureuse de sa cage, son adversaire gisante, le nez dans la grille. En tout, les trois dernières victoires de la championne lui ont pris 64 secondes cumulées... La furia Ronda laisse les Etats-Unis sans voix. Avec son irruption sur les octogones, on a même oublié de se demander si le spectacle de deux femmes se défonçant le nez à coups de coudes était moralement et esthétiquement acceptable. Dana White lui-même, le patron de l'UFC, qui avait affirmé en 2011 que « jamais une femme n'aura sa place dans l'octogone », a vite changé de philosophie devant les poings incendiaires et les tibias fulgurants de la sex-symbol californienne. Toute la force des femmes qui ne veulent plus se laisser faire l'accompagne désormais.

## DU COURAGE ET DES LARMES

D'autant que l'histoire de Ronda, c'est du mythe, du courage et des larmes comme l'Amérique les aime. Née asphyxiée par le cordon ombilical, elle ne parle qu'à 4 ans, son père se suicide quand elle en a 8. Et puis il y a sa mère, championne du monde de judo, qui la réveille chaque matin en lui faisant une clé. Comme elle le dit dans *My Fight/Your Fight*, son autobiographie (1) : « Il fallait que je me batte parce que personne ne se battrait pour moi. Et que je me batte pour ceux qui ne savent pas se battre. » Ronda a développé une philosophie où la notion de combat est centrale. Ça donne des paradoxes stimulants : « Quand tu te bats contre toi-même, qui gagne et qui perd ? » ou « Je suis vulnérable. C'est pour ça que je me bats ». Le manque de confiance en soi, c'est pas le truc de



Ronda Rousey au Glendale Fighting Club, à Los Angeles, le 10 septembre.



Ronda, la seule personne au monde dont Mike Tyson ait pu dire un jour : « *Quand je la regarde, je me vois.* » Ce qui pose la question subtilement excitante de la testostérone féminine: Ronda n'essaie pas d'être autre chose qu'une fille, et c'est contre des filles mais pour les filles qu'elle se bat. Sa fébrilité si précise, son style complet, tout ça est tellement maîtrisé que les démonstrations de virilité des combattants masculins ont tout à coup l'air surjouées, caricaturales. Floyd Mayweather n'a rien trouvé d'autre que l'argent pour la moucher: « *Appelle-moi quand tu feras 300 millions de dollars en 36 minutes.* » Ce à quoi Rousey a répondu: « *Appelle-moi quand tu pourras lire une bande dessinée en entier.* » Ajoutant qu'une rencontre sur le ring ne lui faisait pas peur: « *A la boxe, tu me bats. Mais dans la cage, sans règles, je te prends. Comme n'importe qui sur cette planète.* » Oh, Ronda, you rock so hard. ●

(1) **Pourquoi je me bats de Ronda Rousey**  
(Les **Arènes**, 400 pages). En librairie le 12 novembre.



## LOS ANGELES PARLE DE RONDA

La reine de l'UFC est née dans la Cité des anges. C'est là qu'elle a découvert le judo, puis le free-fight. Là aussi qu'elle a galéré avant de devenir une star.

Grazia a rencontré ses proches. Par Magali GRUET à Los Angeles

« Elle avait le feu, ça s'est vu tout de suite. » **Gokor Chivichyan**, champion d'arts martiaux devenu entraîneur, connaît Ronda Rousey depuis qu'elle est née: « Sa mère AnnMaria, ancienne championne olympique de judo, voulait que ses filles suivent sa voie, mais les deux premières n'étaient pas intéressées. » Pour Ronda, en revanche, la découverte de la discipline alors qu'elle a 10 ans, dans le club de Chivichyan, à Venice, à l'ouest de la métropole, est une révélation. « Le moment qui a changé ma vie », confesse-t-elle dans son autobiographie. Elle se rend aux entraînements plusieurs fois par semaine et ne tarde pas à commencer la compétition. Sa volonté de fer ne passe pas inaperçue aux yeux des professionnels. La jeune fille enchaîne les tournois de judo et déménage même à Boston, où se trouve son nouveau coach.

Défaite cuisante aux J.O. d'Athènes en 2004, puis consécration avec le bronze en 2008, à Pékin; elle rentre à Los Angeles avec une médaille en poche mais le cœur vide. Et maintenant, quoi? Sans boulot et sans le sou, elle cumule trois jobs de barmaid pour payer les factures, emménage dans un appart insalubre, fait un peu de surf, prend un chien, fume des joints, boit beaucoup, en mode bohème californienne. **Michael**, serveur à Gladstones, un restaurant de fruits de mer huppé de Malibu, se souvient de cette fille « un peu perdue, qui se servait un cocktail tous les matins et ne savait pas après quoi elle courait ». Un an plus tard, elle trouve sa voie, grâce à son ami Manny Gamburyan, avec qui elle pratiquait le judo à 11 ans. Lui a évolué vers le MMA, et s'entraîne désormais... chez Gokor Chivichyan, qui a entre-temps ouvert son propre club, Hayastan, à North Hollywood.

Les gros durs qui s'y entraînent l'accueillent à bras ouverts. « Ronda, elle a tout de suite su s'imposer face aux mecs, ça force le respect », raconte **Karo «The Heat» Parisyan**, champion de MMA et d'UFC. Elle s'entraîne contre les garçons pour avoir la victoire facile face aux filles. « Ce qui fait la différence avec elle, c'est qu'elle veut la victoire plus que tout le monde. Elle a la technique mais aussi un esprit si vif qu'elle s'adapte à tout type de situation », selon Karo Parisyan. « Elle est têtue, sur le ring comme dans la vie. Perdre n'est pas une option pour elle », complète Gokor Chivichyan. Elle attire l'attention de la fédération d'UFC, qui n'accepte jusqu'alors pas les femmes. Ronda sera leur toute première championne. C'était en 2013 et, à ce jour, elle est invaincue. Sa notoriété grandissante lui a aussi ouvert les portes d'Hollywood. Elle raconte comment Sylvester Stallone, souhaitant l'embaucher sur *The Expendables 3*, l'avait invitée à dîner dans une petite pizzeria pour conclure l'affaire. Une scène comme il n'en existe qu'à Los Angeles...

Ronda Rousey et Mochi, son dogue argentin, chez elle à Venice, Californie, en septembre.